

Prédication

Apocalypse 1, 9-20

« N'aie pas peur, c'est moi qui suis le premier et le dernier !

Nous sommes encore, en ce premier dimanche après Pâques, tout imprégnés du message de la résurrection, du choc du tombeau vide qui se transformera pour les disciples en force d'espérer.

Comme nous, ils n'ont pas « vu ». Ils ont constaté d'abord un vide, une absence.

Ce qui les fait désormais avancer est pourtant une Présence.

Thomas est comme chacun de nous : il a besoin de palpable, de preuves.

Et ceci d'autant plus que ses contemporains vont l'interpeller par rapport à ce qui est visible : où est ton Dieu maintenant, alors que tout s'est fini sur la croix ?

Cette interpellation reste plus que jamais d'actualité dans notre monde, face aux guerres, aux tensions politiques et religieuses, aux persécutions des minorités, mais aussi les drames dans nos vies personnelles.

Beaucoup de croyants entendent cette interrogation : « Où est votre Dieu maintenant ? Ainsi les épreuves des chrétiens persécutés dans le monde sont encore renforcées cette question et par le regard de ceux qui leur font comprendre que leur Dieu doit être lointain, inactif et impuissant, voire inexistant.

Le vécu de Jean qui s'adresse aux 7 Eglises d'Asie est marqué par la haine et la persécution. En fait, Jean est exilé dans l'Ile de Patmos, « à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus ». Son témoignage chrétien - littéralement il est martyr- est la cause de cette détresse qu'il partage avec les autres chrétiens.

Bien que l'apôtre avait une autorité spirituelle forte dans les Eglises d'Asie, il se présente, dans sa lettre aux sept Eglises, avant tout comme un frère et un compagnon qui partage la détresse des chrétiens persécutés auxquels il s'adresse. A partir de son lieu d'exil, il poursuit donc une œuvre pastorale d'accompagnement.

Mais d'où reçoit-il cette force ? Lui dont les contemporains peuvent se moquer en lui faisant remarquer l'absence de son Dieu.

En délivrant le message de la croix, en annonçant Jésus crucifié, Jean se présente personnellement à ses destinataires comme un homme de foi, un homme appelé à accomplir une mission.

Il est, dans le récit de l'Apocalypse le prédicateur du message de Pâques

Comme les prophètes de l'Ancien Testament, il parle de sa vocation : « *Moi, Jean, votre frère, qui prends part à la détresse, à la royauté et à la persévérance en Jésus.* » (v 9)

Son témoignage est d'abord le récit de sa vocation. Cette vocation est la raison même de son courage et de sa persévérance dans la détresse.

Oui, il affirme ici par sa vie, par sa résistance aux épreuves physiques et morales, qu'une foi adulte est une foi qui persévère, qui reste active, vivante, y compris dans les moments de désespoir face au silence de Dieu, à l'absence de réponse.

Mais pour que Jean puisse œuvrer ainsi, avec le courage qui est le sien dans cette situation dramatique pour les chrétiens, il faut que tout son être soit habité par le message de Pâques, par cette conviction ferme qu'il est associé non seulement à la détresse de Jésus sur la croix, mais aussi à la royauté du Christ ressuscité.

Au cœur des persécutions et des échecs visibles, il est appelé à vivre de la ferme conviction qu'il est déjà ressuscité avec le Christ.

Oui, sa force et son espérance, sa persévérance dans le témoignage trouvent leur origine dans l'œuvre du Christ. Sans cela pas de foi, pas de fondement pour espérer.

La détresse est la réalité humaine qu'il vit, mais cette réalité se double d'une réalité spirituelle qui le nourrit dans le concret de sa vie.

Je ne peux m'empêcher de penser ici à mon collègue Brice Demié resté contre vents et marées au temple de l'Eglise Protestante de Beirut. Combien d'appels n'a-t-il pas reçus pour rentrer en France !

Mais il a choisi de rester avec ceux et celles qui ne peuvent partir et avec qui il vit le culte, dans ce petit temple derrière le cimetière protestant, au plein milieu de la ville bombardée. Pour lui, pour les chrétiens rassemblés là, affirmer la résurrection du Christ, c'est vivre d'une force invisible, plus forte que la mort physique, la fidélité indéfectible de Dieu dont Paul nous dit que rien ne peut nous séparer de son amour.

Cette réalité spirituelle invisible qui est la présence de Dieu, comment la raconter autrement que par une vision ?

Jean, pour en rendre compte, pour fortifier et encourager ses frères et sœurs dans la foi, mais aussi pour asseoir son autorité d'apôtre, fait comme les prophètes de l'Ancien Testament et comme les apôtres Pierre et Paul : il raconte l'indicible rencontre avec le Christ ressuscité qui lui a révélé la vraie vie. Il la raconte comme une preuve, comme ce qu'il a vu de ses propres yeux, une fois que ses yeux lui ont été ouverts par la grâce :

« *Je fus saisi par le Seigneur* ».

La nouvelle naissance, le basculement vers un nouveau mode d'existence ne peut se dire autrement que comme une rupture, un temps hors du temps qui coupe ce qui suit de ce qui a été avant.

Cette expérience de la présence saisissante de Dieu va de pair avec l'écoute d'une parole. L'expérience engage l'œil et l'ouïe.

Et ce n'est pas « pour rien » que Dieu se révèle, car sa présence provoque un changement radical. Elle est parole agissante.

Comme chez les prophètes d'Israël, dans les écrits de la première Alliance, la vision de Dieu est suivie d'un commandement :

« *J'entends une voix qui disait : Ce que tu vois, écris-le....Envois-le aux sept Eglises* ». C'est grâce à ce commandement que nous disposons des Evangiles et des épîtres comme de l'Apocalypse en tant que témoignages écrits !

La voix qui fait que Jean se « retourne » (se convertit, se tourne vers Dieu) est celle du Christ et les sept porte-lampes d'or représentent les sept Eglises auxquelles l'apôtre est censé adresser son témoignage.

Cela peut nous faire penser à l'Evangile de Matthieu dans lequel les porte-lampes évoquent les disciples (5, 14-16).

Oui, il s'agit là de la seule raison d'être de l'Eglise : porter la lumière du Christ en annonçant la Bonne Nouvelle de sa mort et de sa résurrection du Christ en paroles et en actes comme un changement complet de notre existence.

Nous mesurons déjà dans notre quotidien combien il est difficile de vivre courageusement de cette bonne nouvelle. Mais l'annoncer ! La traduire dans notre contexte, au travail, dans la vie de famille, face à ceux qui s'en moquent ouvertement !?

Traduire la rencontre avec le Christ vivant, annoncer sa parole et donc faire connaître sa volonté, est tout sauf une chose douce et confortable ! Comme le dit le verset 16 : « *De sa bouche sortait une épée acérée, à deux tranchants.* »

Nous retrouvons ici l'image de l'épître aux Hébreux qui dit de cette parole qu'elle est « *vivante, agissante, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants ; elle pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; elle est juge des sentiments et des pensées du cœur.* » (4, 12)

Il n'y a rien de plus fragile qu'une parole, n'est-ce pas ? Une parole peut être déformée, falsifiée, retournée contre nous, elle peut être blessante, jugement et condamnation à mort. En même temps, il n'y a rien de plus fort qu'une parole quand elle est juste, quand elle ouvre nos yeux sur des réalités jusque-là occultées.

La parole du Christ est de cet ordre-là : difficile à supporter et déstabilisante quand elle met à nu nos intentions cachées et nos calculs quand elle dévoile nos illusions et nos mensonges, nos stratagèmes et quand elle pointe les injustices que nous commettons.

Mais il est dit d'elle aussi qu'elle est bienfaisante, qu'elle est bénédiction pour celui qui l'écoute, qui y adhère et qui met en pratique la volonté de Dieu.

Cependant, Jean ne quitte pas les destinataires de sa lettre sur cette seule exigence qui risquerait de décourager notamment ceux qui vivent des difficultés et qui sont dans la détresse.

Écoutons la suite de l'épiphanie qu'il décrit et qui ressemble fortement au récit de la transfiguration de Jésus dans les Évangiles, car elle révèle la nature de la puissance et de l'autorité du Christ :

« *N'aie pas peur ! C'est moi qui suis le premier et le dernier.* » (v 17)

Déjà au verset 8 le Christ avait dit : « *C'est moi qui suis l'alpha et l'oméga.* »

Le Christ qui domine tout est aussi celui qui se penche pour encourager, pour relever et pour soutenir. Il est en même temps notre frère en humanité qui se tient à nos côtés.

L'encouragement consiste précisément en ceci : en Christ, Dieu a tout « récapitulé ». Il a rejoint et traversé mais aussi dépassé notre condition humaine et vaincu le pouvoir de la mort, une fois pour toutes.

Quand il parle de lui comme étant « *le Vivant* », Jean le désigne comme celui qui a vaincu tout ce qui peut détruire la vie et le vivre-ensemble. C'est une autre façon de dire qu'il est la Vie par excellence, qui nous précède, nous soutient et qui sera présent à nos côtés dans l'avenir, à tout moment de nos existences individuelles mais aussi celle de notre terre menacée, du monde, de l'univers.

Dire « Christ est vivant » est la confession de foi de tous les chrétiens. Elle concerne le passé, le présent et le futur.

Et pour dire que Christ est maître de l'univers, l'auteur de l'Apocalypse recourt en plus de la notion du temps aussi à la notion de l'espace :

« J'ai les clés du séjour des morts (« hadès », le royaume de la mort).

Entre la croix et la résurrection, le Christ « visite » les morts, comme nous l'affirmons dans le symbole des apôtres, cette confession de foi du 4^{ème} siècle : « *Il est descendu aux enfers* ».

Pour dire qu'en Christ, la mort n'a plus de pouvoir sur les croyants.

Comme le dit l'apôtre Paul dans sa première lettre aux Corinthiens : « La mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ?

Mort, où est ton aiguillon ? » (15, 54-55)

Cette bonne nouvelle est aussi pour chacun de nous et pour notre communauté de Toulon, comme pour les Églises chrétiennes du Liban, de la Syrie, de l'Irak et pour tous les chrétiens persécutés dans le monde :

« *N'aie pas peur, c'est moi qui suis le premier et le dernier !* » AMEN.

Silvia ILL